

TROISIEME PARTIE

L'historien Jules MICHELET écrit, à propos des ruches et des abeilles :

« Donc, ce gouvernement serait démocratique ?

Oui, si l'on considère l'unanime développement du peuple, le travail spontané de tous. Nul ne commande. Mais au fond, on voit bien que ce qui domine en toute chose élevée, c'est une élite intelligente, une aristocratie d'artistes. La cité n'est point bâtie ni organisée par tout le peuple, mais par une classe spéciale, une espèce de corporation. Tandis que la foule des abeilles va chercher aux champs la nourriture commune, certaines abeilles plus grosses, les cirières, élaborent la cire, la préparent, la taillent, l'emploient habilement. Comme les Francs-maçons du Moyen-Age, cette respectable corporation d'architectes travaille et bâtit sur les principes d'une profonde géométrie. Ce sont, comme ceux de nos vieux temps, *les maîtres des pierres vives*. »

Chapitre 41

Vallée sacrée, province de Cuzco, Pérou - *Année 1437 de notre ère*.

- C'est encore loin ? se plaignit Yupanqui.

Le jeune homme était las de cette longue marche sur un sentier pierreux, escarpé, qui coupait le souffle, pas seulement à cause de l'altitude mais aussi - surtout - en raison des précipices vertigineux qui s'avisait parfois de venir lui mordre les talons de leurs gueules vertes, béantes.

Au début de leur escapade matinale il avait été porté par l'enthousiasme : enfin le grand jour ! Enfin on le jugeait digne ! Enfin il allait pouvoir faire ses preuves ! Il attendait cette confrontation depuis des semaines, avec une impatience chaque jour plus grande, et voilà qu'enfin... ! Sa joie était telle qu'il n'avait cessé de fredonner pendant la première demi-heure de route, surtout la jolie strophe que Mircoy-Mana, son tuteur, lui avait appris :

*Tel un lis des champs, je suis né,
Tel un lis j'ai grandi,
Puis le temps a passé.
La Vieillesse est venue,
Je me suis desséché,
Et j'en suis mort.*

Il lui paraissait si loin, le temps du dessèchement, à lui dont les dix-neuf ans étaient gonflés de sève, qu'à chaque fois le simple fait de chanter ces vers le faisait se sentir fier et invincible. Mais là, vraiment, le charme n'opérait plus. Yupanqui en avait plus qu'assez. Il ne l'aimait plus du tout, cette randonnée dans la montagne. D'abord, il avait toujours eu le vertige. Il n'était à son aise que dans les plaines, ou les belles étendues des plateaux andins, brunes, austères, majestueuses. Ici - il jeta un regard de dégoût terrifié sur les pentes qui dévalaient, abruptes, vers le fleuve grondant - cela sentait déjà la forêt. Une toison verte, drue et moutonnante dissimulait le roc sur presque toute sa hauteur, pour repartir, en face, escalader de même le versant opposé. L'air était presque moite, la brume têtue ; on haletait sans pouvoir s'en empêcher.

Ensuite, ce maudit sentier suicidaire, tout juste bon pour des bêtes sauvages, pouvait-il vraiment les mener, son compagnon et lui, vers quelqu'un d'important ? Quel « grand personnage » (ç'avaient été les propres mots de Mircoy-Mana, la veille : « L'heure est venue

pour toi, Yupanqui ; demain, tu vas rencontrer un grand personnage ») pouvait résider dans un endroit aussi reculé, où certainement un équipage digne de lui ne saurait se frayer un chemin ? Est-ce qu'un roi, ou un grand-prêtre, ne devaient pas vivre dans un palais accessible, au sein d'une grande cité ? Ah, lui, quand il serait roi, si cela arrivait un jour, il ne mettrait jamais les pieds dans de pareils nids de condor ! C'était bon pour les esprits contemplatifs, ceux qui se complaisaient dans une vie oisive et sans ambition. Lui, Yupanqui, était un homme d'action, et en tant que tel il était pétri d'ambitions de toute sorte.

La présence du fameux Damien, à ses côtés, ne lui remontait guère le moral. Il avait la désagréable impression que l'homme lisait dans ses pensées (ce qui était exactement le cas, songeait ironiquement Damien) et qu'à cause de ce qu'il déchiffrait ainsi il le méprisait quelque peu, lui Yupanqui. Mais bah ! Que représentait le mépris d'un tel homme, un simple intermédiaire entre Athor, le fameux « grand personnage », et lui, Yupanqui, l'homme de l'avenir ? Si mépris il y avait, d'ailleurs. Pour l'instant, il avait besoin de ces gens-là, désespérément besoin, même. Mais plus tard, quand il serait roi, comme Mircoy le lui avait plus ou moins promis, il serait toujours temps d'éloigner de lui ces tristes faciès d'hommes sages qui, sans jamais avoir tenu fronde ou massue sur un champ de bataille, prétendaient mieux savoir qu'un vaillant guerrier de quoi un règne éclatant doit être fait !

« Il a vraiment le profil de l'emploi, se disait au même moment Damien, plus amusé qu'indigné par ces pensées d'enfant qui abondaient en son sens. (Car il avait beau avoir dix-neuf ans, ce Yupanqui, et avoir déjà fait la guerre, aux yeux de l'Initié il n'avait pas plus de maturité qu'un nouveau-né.) Mircoy a eu du flair. Athor sera content. C'est exactement le personnage qu'il nous fallait. Un vrai petit guerrier, courageux, arrogant, arriviste, et rongé par un utile et frénétique besoin de reconnaissance. Le vieux Viracocha Inga nous a fameusement rendu service en l'ignorant pendant des années, ce garçon-là. Le gamin méprisé est devenu un adolescent enragé d'ambition. Nos conditions draconiennes elles-mêmes ne l'effrayeront pas. Elles lui paraîtront même douces, si nous savons le caresser dans le sens du poil. Ah, nous voilà arrivés. Je vais pouvoir enfin remettre quelque temps ce geignard entre d'autres mains. »

- Nous y sommes, énonça-t-il tout haut à l'intention du jeune homme. Vois, c'est la maison du Cerbère.

Yupanqui était si heureux que ce fastidieux voyage prenne fin qu'il ne demanda même pas qui était ce « Cerbère ». Dans les minutes qui suivirent, parcourant avec un autre homme, plutôt âgé, les différents quartiers de cet étrange village aux bâtiments dispersés, village au demeurant aussi insignifiant et isolé qu'il l'avait redouté, il regarda autour de lui avec curiosité, cherchant vainement le palais d'Athor, le « grand personnage ». Quand il eut visité les bâtiments du culte, les installations pour l'entraînement physique (il ne monta pas sur la palestre surélevée, mais d'en bas elle lui parut spacieuse, ce qui le réjouit), les chambres réservées aux postulants (elles donnaient sur une jolie cour intérieure fleurie d'orchidées, mais aucune n'était occupée), la maison d'intendance, le tout sans apercevoir le moindre coin de palais, quoique ces maisons soient toutes fort bien construites, il ne put s'empêcher d'exprimer tout haut sa déconvenue grandissante.

- Mais où est-elle, la maison du roi ?

Le vieillard ne put retenir un impertinent éclat de rire.

- On m'a dit que j'allais voir un grand personnage, fit Yupanqui avec hauteur. (Il se sentait à la fois furieux et mortifié.) Avons-nous fait tout ce chemin uniquement pour simuler des combats sur une palestre ? Je n'aime pas cet endroit, ajouta-t-il en frissonnant. Il est à l'écart de tout, et puis la forêt est trop près, elle m'étouffe. Elle doit être pleine d'esprits du Mal.

- Ne fais pas l'enfant, grinça le vieillard, réjoui. Tu veux voir un grand personnage en son palais ? Alors viens par là. Je vais te le montrer. Mais tu ne le verras que de loin, ce qui, crois-moi, est déjà un fameux privilège.

Yupanqui suivit le vieillard. L'espoir renaissait en lui. Ils longèrent deux bâtisses, puis un mur, avant d'attaquer un léger escarpement. Ils débouchèrent sur une sorte de large terrasse... Le jeune homme se figea d'étonnement.

Tout autour de lui, à perte de vue, s'étagaient les pentes majestueuses de diverses montagnes, sur lesquelles le soleil, enfin, faisait une brève apparition. Les deux plus hautes, qui se faisaient face, portaient orgueilleusement au ras du ciel d'un bleu intense leurs froides cimes enneigées.

L'effet en était écrasant, songea Yupanqui, fortement impressionné. Cela coupait encore plus le souffle que le périlleux petit sentier qu'ils avaient pris pour venir. Comme il tournait sur lui-même, étourdi de ne rencontrer aucun obstacle à sa vue, le vieillard étendit le bras pour désigner de l'index, sous l'un des deux pics blancs, le plus acéré, un piton brun auquel un plus petit était accolé. « Huayna Picchu, Machu Picchu, » les nomma-t-il, d'une voix soudain empreinte du plus grand respect.

Plissant les yeux, Yupanqui regarda dans cette direction. Et là, mais oui, à la profonde stupéfaction du jeune homme, apparut une cité de pierre gris pâle, étrangement flanquée de grands escaliers verts qui semblaient à la fois se presser vers elle et la pousser en direction du ciel.

Yupanqui, lui aussi, sans trop savoir pourquoi, se sentit comme le vieillard empli d'un respect débordant, presque oppressant. A coup sûr, il s'agissait là d'un lieu sacré, un lieu où Inti, le dieu Soleil, devait lui-même aimer à venir se reposer un moment de sa course incessante entre le Ciel et les Mondes inférieurs.

- Qu'est-ce que c'est ? bégaya-t-il.

- La Ruche, répondit le vieillard avec satisfaction. Et au cœur de cette ruche, la Reine. Notre Mère à tous.

Chapitre 42

LIMA, Pérou - 4 septembre

Lorsque l'avion se posa sur le sol péruvien, Stella poussa un profond soupir de satisfaction. Enfin, le vol parvenait à son terme ! Enfin, elle allait débarquer dans ce pays magique, ce « Pérou de métal et de mélancolie » dont elle entendait dire monts et merveilles depuis son enfance ! L'instant était solennel.

Le voyage avait été pour la jeune femme une épreuve de tous les instants. Tefatu ne pouvant s'offrir un billet de première classe, il lui avait fallu se caser elle aussi en classe touristique. Et là, comme chacun sait, l'espace est pingrement compté. La proximité physique de Tefatu, assis bien sûr à côté d'elle, à sa gauche, était vite devenue insupportable. Au moindre geste, leurs avant-bras s'effleuraient. Elle sentait venir à elle la délicate odeur de monoï qu'exhalait la chevelure de son voisin, tandis que lui se grisait de son parfum, français, bien entendu. Périodiquement, elle tirait sur sa robe, espérant recouvrir en pure perte ses genoux ronds. A tout instant, Tefatu se rappelait que mieux valait croiser ses mains au-dessus de son entrejambes.

Stella était assise côté allée. A la gauche de Tefatu, une grosse dame occupait le siège hublot. Peut-être sujette à quelque incontinence, ou à des angoisses chroniques comme les gens en ont souvent en avion, la femme en question passait son temps à quitter sa place, réclamant à chaque fois un passage que la longueur des jambes de Tefatu ne pouvait manquer de lui refuser. Le Polynésien était donc obligé de se lever aussi, de passer devant Stella et de se tenir poliment dans l'allée jusqu'à ce que sa volumineuse voisine se soit extirpée de son coin. Et même chanson

au retour de l'incorrigible promeneuse, naturellement. Si bien que Stella avait quasiment passé son temps à voir se balader sous son nez, selon le sens dans lequel il quittait sa place, soit la braguette de Tefatu, fort joliment gonflée, soit son non moins appétissant fessier musclé. C'en était trop. Il était temps, oui, grand temps que l'on arrivât.

Vu ces difficiles conditions de vol, ils n'avaient évidemment guère pu discuter ensemble ; d'ailleurs, ils ne s'en sentaient l'envie ni l'un ni l'autre, chacun englué dans un taraudant sentiment de culpabilité vis-à-vis de l'autre. La pression permanente du désir n'avait bien entendu pas arrangé les choses de ce point de vue.

Au sortir des divers contrôles ils furent accueilli par Rafael, un membre du réseau Peru Espiritu, contacté par Tefatu avant leur départ de Mexico. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, de taille et de carrure médiocre, au visage ingrat et à la peau malsaine, mais dont les yeux brillaient de joie à l'idée d'accueillir un chamane de cette importance, venu de si loin, en plus. Ici, leur dit-il, on n'employait ni le mot « adepte » ni le mot « initié ». Tous ceux qui en savaient un peu plus long que les autres concernant les esprits étaient des chamanes.

Il leur fit en mauvais français un petit briefing, que Stella n'écoula que d'une oreille distraite. Une émotion venue de loin la submergeait toute. Ca y était ! Elle se trouvait, enfin, au Pérou, la terre d'élection de Pétrus et de tant d'autres sages au cours de siècles ! Elle avait dû se faire violence pour ne pas s'agenouiller et embrasser le sol du pays incomparable, à sa descente d'avion. C'était un peu par peur d'une réaction condescendante de Tefatu qu'elle s'était abstenue. Elle s'était consolée de sa lâcheté en se disant que ce tarmac souillé et brûlant n'avait assurément pas grand-chose à voir avec Pachamama, la vraie terre du Pérou.

- Je vous ai trouvé un appartement de trois pièces, libre, triomphait Rafael, ravi de sa propre efficacité. Un couple ami, parti en vacances au Brésil, a bien voulu me laisser ses clés. C'est à San Isidro. Un beau quartier, vous verrez.

Il tendit le trousseau à Tefatu.

- L'adresse est écrite là, sur l'étiquette. Ne le perdez pas ! Ah, et puis je vous ai emprunté ça aussi, un portable téléphone. Du même, hein ? Faites-y bien attention. Le numéro... Voilà, je le note...

Il le lut tout haut puis donna à la fois le papier et le portable à Tefatu.

« Pas macho pour un sou, le mec, songea Stella vexée. On a beau faire partie de l'ancienne Patrie des Elus, alias Jardin des Hespérides ou mieux encore Planète des Femmes, comme disent les Dogons qui ont profité de ces lumières, on n'en est pas moins persuadé que la sagesse, dans un couple, est d'abord un attribut masculin. »

A vrai dire, elle était de mauvaise humeur aussi parce qu'elle appréhendait vivement la cohabitation avec Tefatu. Ils se connaissaient encore si peu ! Celui-ci ne devait pas plus qu'elle être pressé d'y goûter, à la cohabitation, car malgré la chaleur et la fatigue du voyage, lorsque Rafael leur parla d'un membre important de leur réseau qui voulait à tout prix les rencontrer avant qu'ils ne tentent quoi que ce soit, le Polynésien proposa qu'on y aille sur l'heure, sans attendre, afin de pouvoir planifier ensuite les différentes étapes de leur quête. Stella, trop contente de repousser le moment fatal où Tefatu et elle se retrouveraient seuls entre quatre murs, acquiesça aussitôt à cette proposition.

- Je vous emmène à propos maintenant, assura Rafael, béat. Pas problème. J'ai la voiture.

Lorsqu'une heure plus tard Stella se retrouva devant le « membre important » du réseau en question, elle regretta amèrement sa décision. Car à qui la présenta-t-on, au bout du compte, elle, fatiguée, cernée, froissée, suante et mal coiffée ? A une ravissante jeune femme brune

prénomée Luisa, à l'égard de laquelle la Française conçut aussitôt une haine mortelle.

Bien entendu, une fois les présentations faites et Rafael reparti vaquer à ses occupations de coursier des chamanes, ladite Luisa n'eut plus d'yeux que pour le grand et bel homme brun qu'on venait de lui livrer empaqueté dans un halo de Saint-Esprit. Quoi ! Si séduisant et si sage simultanément ! N'en jetez plus, mon cher ! Je suis toute à vous, dans la Grande Confrérie si frâternelle des Spiritueux ! *Entrez, entrez... Faites comme chez vous...*

Jamais Stella ne regretta autant de ne pas être *initiée*.

La belle Péruvienne mesurait environ un mètre soixante-quatre, à vue de nez. Elle pouvait avoir quarante ans - l'âge de Tefatu, sans doute. Mince et souple, elle avait un joli corps, des seins généreux, la taille mince et de longs cheveux noir corbeau qui dansaient sur ses épaules au moindre de ses mouvements. Comme si cela ne suffisait pas, elle avait en outre un beau visage typé aux pommettes larges, de grands yeux noisette et une bouche sublime, artistement maquillée d'un rouge orangé délicat assorti à merveille au lin abricot de son ensemble pantalon. Encore devait-on mentionner une peau de velours, couleur d'ambre, et de longues mains fines criblées de bagues. L'essence même de la féminité.

Bien entendu (bis), assailli par une tendresse aussi sexy qu'enveloppante, cet abruti de Polynésien devint illico tout sourire et langueur sociable, en retour. Comme Luisa parlait fort bien le français, la conversation s'engagea ardemment entre eux deux, exactement comme s'ils eussent été seuls - ce qui acheva de déprimer Stella.

« Qui suis-je, auprès de cette Grande Prêtresse de mes deux ? rageait-elle intérieurement. Dois-je demander où est le vide-ordures, pour les débarrasser de ma profane présence ? »

- Je travaille au Musée de l'Or, disait leur hôtesse, en réponse à une question polie de Tefatu.

- De l'Or ! sourit ce dernier, servile. Bien sûr ! Au Pérou... J'aurais dû m'en douter...

- Oh, ce n'est que l'Or d'un Musée, répliqua Luisa. Une infime partie des ressources anciennes de l'Eldorado. L'or péruvien peut se diviser en trois catégories. Celui qui a filé en Espagne et a permis dans le même temps à Charles Quint de construire son Empire et à l'Europe d'entrer dans une ère de mercantilisme pré-capitaliste. Cet or-là, bien sûr, il n'en reste rien au Pérou, sinon des mots éblouis dans les récits espagnols de l'époque. Tous se sont accordés pour dire que les richesses dont ils s'étaient emparés étaient absolument sans équivalent dans le monde. L'un des « comptables » des Rois catholiques a écrit : « Tout ce qu'a récolté Cortès est la nuit par rapport à la lumière des richesses infinies des mers du sud. » Le butin de Pizarro et de ses sbires est resté dans la mémoire européenne comme le plus grandiose de toute l'Histoire.

- Triste privilège, dit Tefatu, compatissant. Et la deuxième catégorie ?

Heureusement qu'il était là, cet or, songea Stella sarcastique. Merci les Chimus ! Sinon, qui se souviendrait des Incas ? En fait, l'éblouissement du monde a été tel devant leurs trésors qu'on en a gardé un préjugé émerveillé pour leur civilisation - vu que pour nous autres Européens l'or est tout, c'est un but, une fin en soi, un admirable aboutissement. Les Incas sont entrés dans la légende par le biais de l'or, et pas d'autre chose. Aurait-ils été pauvres qu'on les aurait classés comme « barbares » et qu'on n'aurait certes jamais plus entendu parler d'eux. Il n'y a qu'à voir la semi-indifférence dont bénéficient aux yeux du grand public les anciennes civilisations de la côte, péruvienne comme équatorienne, pourtant considérablement plus humaines et plus raffinées. Aujourd'hui encore, si vous ne trouvez pas d'or dans un site archéologique, vous n'intéressez que médiocrement le monde. Par contre, un pharaon insignifiant comme Toutânkhamon devient du jour au lendemain, grâce à son or préservé, une vedette mondiale. D'autres pharaons, plus compétents mais moins dorés sur tranches, passent à la trappe. Idem pour les Incas. Le monde a pour les civilisations passées les yeux d'Harpagon. Ce qu'il y a d'ironique là-dedans, c'est que le fameux or des Incas, qui a tant fait parler de lui,

a été doublement à l'origine de leur chute fracassante : d'une part parce que bien avant les Espagnols son effet corrupteur s'était fait sentir dans la société Inca, précipitant sa décadence ; d'autre part parce qu'il brillait si fort qu'il a attiré sur eux l'attention des pires charognards que la terre ait porté.

- ...*No hay rio sin oro*, disaient les Espagnols, poursuivait Luisa à l'intention de Tefatu. Pas de fleuve qui ne charrie de l'or. Avec celui des Musées, c'est le seul qui nous reste aujourd'hui, du moins le seul visible. Mais l'or n'a plus la même valeur, de nos jours. Il est supplanté par l'or noir, le pétrole. Et nos Musées sont loin d'abriter les plus belles collections du monde. Les pièces les plus raffinées de l'orfèvrerie mochica et chimu, deux peuples anciens de la côte nord du Pérou, se baladent plutôt en Allemagne, ou aux Etats-Unis. Des explorateurs de toutes les nationalités ont fait leur marché ici pendant des siècles... Et même nos gradés de la République : un colonel de chez nous a trouvé un jour sur la côte nord cinq mille papillons filigranés en or, si légers qu'ils pouvaient voler. Il les a fondus, figurez-vous !

- Lamentable, en effet, opina Tefatu. L'iconoclasie à l'état pur...

- La troisième catégorie, c'est l'or disparu, celui qui a échappé aussi bien aux Espagnols qu'aux pourvoyeurs des collections occidentales. C'est l'or mythique des trésors incas ou chachapoyas, enfouis quelque part dans le sol péruvien...

- Ces trésors existent-ils vraiment ? demanda le Polynésien, sceptique.

- Je ne veux pas en douter, répondit fermement Luisa. Cette idée me console. Au moins, elle signifie qu'il nous reste un peu de quoi rêver à notre grandeur passée.

« Si je voulais, moi, se disait Stella, dédaigneuse, je les trouverais, leurs trésors. Car je sais où en est cachée la carte exacte ! Mais comme dit Pétrus, ils sont mieux à dix pieds sous terre. Ils finiraient de toutes façons dans la gueule des requins, et pas dans l'escarcelle des vaillantes *comunidades campesinas* péruviennes. »

Estimant sans doute qu'ils avaient assez consacré de salive au temporel, Luisa et Tefatu s'étaient lancés dans une discussion sur la foi religieuse au Pérou. Stella les écouta quelque temps ; leurs belles envolées valaient le détour. Mais les regards de plus en plus tendres de la Péruvienne en direction de son bel invité Maori eurent vite raison des maigres réserves d'indulgence de la Française.

« Pauvre tarte, gronda-t-elle in petto, survoltée à la fois par la fatigue et la jalousie. Qu'est-ce qu'elle sait du Pérou profond ? Comme tous les Limaçons chicos elle a quitté les quartiers du centre envahis de miséreux que la guérilla du Sentier Lumineux a chassés de leurs terres ; elle habite à deux pas du quartier des Ambassades, occupe un poste élevé au Musée de l'Or, porte des vêtements griffés et avec tout ça elle trouve moyen de nous servir, enfin non, de servir au benêt Manareva, parce que moi elle ne sait même pas que j'existe, son pieux couplet compatissant sur la valse lente de la foi dans les terres déshéritées des Andes. Espiritu Samba, oui ! »

Pour finir, le Grand Initié des Mers du Sud osa prononcer le nom qui lui tenait à cœur, celui que Stella lui avait soufflé au téléphone quand il l'avait rappelée, le soir, chez Susana : Yupanqui Pachacutec, neuvième Inca régnant, du moins selon la chronologie plus que fantaisiste des « historiens » de l'époque inca, lesquels, à l'instar des Puranas de l'Inde, négligeaient purement et simplement de faire figurer dans la liste dynastique les rois qui ne s'étaient pas assez distingués pendant leur règne.

Comme Tefatu avait gardé par devers lui le billet trouvé dans la statuette, il le sortit de son portefeuille et le montra à Luisa. Pendant un bref instant, Stella fut plongée dans l'angoisse la plus noire. Et s'il s'avérait que la belle Aurifère en savait aussi long que Pétrus lui-même sur le passé des Incas ? Si elle n'avait qu'à jeter un bref regard languissant sur le bout de papier pour

en extraire aussi sec la substantifique moëlle ? Si elle résolvait d'un coup l'énigme, crac, avant de réclamer sa récompense en nature, crac-crac avec son frère en Esprit maori ? Que deviendrait la pauvre Stella ? Prendraient-ils seulement le temps de la mettre dehors avant de passer dans la chambre à coucher ?

- Je reconnais le passage tronqué de l'Écriture Sainte, convint Luisa au bout d'un court laps de temps. Mais cela ne me paraît pas du tout s'appliquer à Yupanqui Pachacutec.

Stella eut du mal à se retenir de hurler sa joie. Elle savait que dalle, la courge ! Elle en était restée à l'histoire officielle, le Grand, le Génial, l'Ineffable Pachacutec, le gars qui devient en un jour à la fois Léonidas, Salomon, Imhotep et Nostradamus sans que ça gêne le moins du monde l'historien d'aujourd'hui ! Elle allait se prendre une gamelle, l'Aurifère ! Mais une gamelle !

- Et pourquoi ça ? questionna Tefatu après un bref regard de reproche à la jeune Française.

- Eh bien parce qu'on peut dire au contraire qu'il a beaucoup semé et beaucoup moissonné, répondit Luisa, le front plissé par l'effort de réflexion intense (une fois n'est pas coutume) qu'elle était obligée de s'imposer. L'Inca Pachacutec a été un grand chef militaire et politique, un brillant réformateur, un constructeur inégalé... C'est lui, en fait, qui a jeté les bases de l'Empire inca, alors tu penses ! Le plus grand Empire du monde en taille, à son époque.

- Tu parles, glissa Stella, sarcastique.

Elle s'était approchée en douce et venait de s'asseoir avec eux, à la table du coin salle à manger. Les deux autres la fixèrent, ahuris, choqués.

- Si tu précisais ta pensée ? lança Tefatu, un brin condescendant.

...Genre : « Ma chère, donnons à la gosse son quart d'heure d'expression orale et son goûter, ensuite elle nous foutra de nouveau la paix et nous pourrons recommencer à discuter *entre adultes*. »

- En matière de civilisation, il n'y a jamais de génération spontanée, dit sentencieusement Stella. West le dit à propos de l'Égypte : *La civilisation égyptienne n'est pas le fruit d'une longue évolution, c'est un héritage*. Même chose pour Pachacutec. Il a rien semé, ce gars ; il a hérité. Cherchez le testataire ! On lui a tout apporté sur un plateau. Et vu ce qui reste de l'empire inca, quelques trésors introuvables, il a rien moissonné non plus.

- Comment ça, il n'a rien semé ? répéta mécaniquement en écho la jeune Péruvienne, qui paraissait avoir du mal à reprendre ses marques.

- Quand vous voyez dans l'histoire des hommes surgir une civilisation toute armée, dites-vous bien qu'elle sort du front de Jupiter, rien de moins. Pas de génération spontanée, sauf si Dieu ou l'un de ses Saints donne un fameux coup de pouce. Si un peuple devient d'un seul coup vachement doué, ou un roi vachement malin, cherchez derrière eux l'Eminence grise qui tire les ficelles.

- Et pourquoi un roi ne pourrait-il pas naître *vachement malin* ? s'enquit Tefatu d'un ton acerbe.

Outre qu'il avait horreur de la vulgarité, il trouvait un peu gros qu'à peine débarquée au Pérou Stella prétendît connaître mieux que les autochtones l'histoire de leur pays, tout ça pour ne pas admettre qu'elle l'avait entraîné, lui, sur une fausse piste.

- Réfléchis, mon gars, conseilla Stella, gouailleuse. Avec des carottes tu feras jamais des navets, ni d'un âne Pégase. Les Incas, à l'époque où Pachacutec entre en scène, ce sont des

soudards, tu m'entends ? Des soudards qui n'ont pas inventé la poudre puisqu'en deux cents ans ils ont en tout et pour tout conquis quatre ou cinq lieues de territoire autour de Cuzco. Le Vieux Viracocha Inca, père présumé dudit Pachacutec, va même se tailler de peur quand on lui annonce l'arrivée des Chancas, un peuple voisin très belliqueux. Et tu veux me faire croire que son fils, à vingt ans, attrape soudain la science infuse, devient un guerrier invincible, construit des murailles qui vont plonger les Espagnols dans la stupeur, invente un calendrier zodiacal (il a fallu aux Chaldéens des décennies d'observation pour pondre le leur), fait couler l'or à flots, conquiert un territoire colossal et l'organise de main de maître, juste parce qu'il est né malin ? Achille, Salomon, Imhotep et Nostradamus dans le même mec ? Tu rêves.

Luisa et Tefatu échangèrent un long regard perplexe qui eut le don d'exaspérer un peu plus Stella.

- Au fond, qu'est-ce que tu essayes de nous dire ? pontifia le Polynésien.

- Que votre Pachacutec a été heurté par une comète spirituelle qui l'a tiré du néant, riposta la Française. Qu'il a été le bras armé d'un groupe d'Initiés. On peut d'ailleurs en dire autant des Aztèques, et pour les mêmes raisons.

- Tu ne peux absolument pas prouver ce que tu avances, protesta Tefatu.

- La preuve que Pachacutec n'était qu'un imposteur, insista Stella, c'est la façon dont il a maquillé son identité. Faux papiers, faux passé, tout le tintouin...

- Vraiment ? ironisa Luisa, vaguement dédaigneuse, malgré son évidente bonne éducation.

- Il a complètement réécrit l'histoire de sa prétendue dynastie, dit la Française. Il l'a fait avec de rares historiographes tenus au secret, et de son vivant personne n'a eu accès aux « archives » ainsi constituées. Il se construisait une légende pour la postérité. Une légitimité éclatante. Il effaçait ses traces, voilà tout. Et sans le moindre souci de vérité, puisque les quipumayocs affirmaient, entre autres, que je ne sais plus quel Inca de la dynastie était né à trois mois de grossesse et avec toutes ses dents ! En plus, les « historiens » en question défendaient, au temps des Espagnols, des points de vue différents selon le clan, l'ayllu dont ils étaient issus. Pour les uns, Pachacutec était un bâtard, pour les autres c'était Urco, le bâtard - un autre fils de Viracocha Inca. Non, l'exactitude historique n'était pas leur principal souci, à ces gens-là... C'est le « syndrome Constantin ». Ce célèbre empereur ordonna à son fils de répondre à ceux qui lui demanderaient comment son père avait obtenu le feu grégeois, invention orientale, que ce feu avait été révélé au très saint souverain (donc lui-même, Constantin) par un Ange descendu du ciel !

- Et le mythe originel ? Le lac Titicaca, Manco Capac, le premier Inca, créé par Viracocha, sortant par sa fenêtre dorée avec tous ses frères et sœurs ?

- Plagiat pur et simple des légendes aymaras, affirma Stella. Remaçonnées avec un peu de mortier biblique. Sarmiento, le chroniqueur, glisse en passant que Pachacutec s'est beaucoup intéressé « aux choses anciennes ». Il a copié, c'est tout. En plus, le Viracocha des Aymaras n'est pas forcément le même que celui que Pachacutec a négligemment glissé dans l'ombre de son dieu-Soleil.

- Alors ils venaient d'où, nos Incas, si ce n'est pas du sud ? sourit Luisa.

- D'un royaume lointain, où l'on pratiquait comme eux cette coutume fort peu répandue : le fils ne doit pas reprendre le palais de son père ; il doit construire et habiter ailleurs. C'est ce royaume lointain que son fils Tupac Yupanqui est allé revoir, lors de son fameux voyage outre-mer.

- Vous êtes confondante, remarqua la Péruvienne, pensive. Je ne dis pas que vous me

convainquez, mais rien de ce que vous dites n'est absurde. D'ailleurs, peu importe au fond que ce soit vrai ou non, votre « complot » autour de Pachacutec.

- Il y a bien eu complot, se défendit Stella. Pourquoi croyez-vous, sinon, que vos Incas avaient en tête, comme par hasard en écho aux Aztèques, des dieux blancs barbus qui devaient revenir par mer ? On leur avait bien fait la leçon. On voulait qu'ils construisent un empire, mais pas pour trop longtemps. Le moment venu, des « Blancs barbus », qui ne pouvaient être que des Européens, avouez, devaient récolter le fruit de ce labeur. En plus, comment la fameuse vision que Pachacutec a prétendu avoir eue la veille de l'assaut des Chancas se retrouve-t-elle gravée in extenso dans la pierre, au Guatemala ? Cela sent le coup fourré, et de partout.

- Peut-être bien, mais...

- Et l'or ? coupa la Française. Vous qui êtes une spécialiste de l'or... Vous ne trouvez pas cela bizarre, cet or qui coule à flot ininterrompu pendant cent ans, au point qu'on s'en serve comme papier peint et plantes d'intérieur ? Manco, le dernier Inca officiellement intronisé, alors qu'il est coincé à Ollantay et traqué par les Espagnols, leur promet une quantité d'or incomparablement supérieure à celle - déjà astronomique - qu'ils ont raflée à Cuzco et Cajamarca. Aucune mine ne suffirait à pareil écoulement ! Il s'agit donc d'or virtuel, d'un or que Manco se fait fort d'obtenir à la demande par des procédés alchimiques.

- Bon, trêve d'affabulation, intervint Tefatu qui se lassait d'une discussion dont il ne saisissait pas toutes les nuances historiques. Comme le dit Luisa, peu importe que ces affirmations concernant Pachacutec soient vraies ou fausses. Il suffit que l'auteur du billet en notre possession y ait cru, point final. Suivons-le dans ces élucubrations pour voir où cela nous mène, et gardons chacun notre opinion sur le fait que ledit Inca ait, ou non, semé et moissonné !

- Mais cela importe beaucoup, au contraire, objecta Stella. Si nous ne le croyons pas, nous ne retrouverons jamais... (elle jeta un bref coup d'œil à Luisa, ignorant ce qu'elle pouvait révéler devant la jeune Péruvienne) nous ne saurons jamais quelles sont les... les énigmes de l'histoire du monde.

- Je n'en connais pas long sur l'histoire des Incas, s'énerma Tefatu, mais assez pour dire que jamais des Initiés n'auraient voulu avoir commerce avec des gens qui ont passé leur temps à faire des guerres de conquête et des sacrifices humains. Donc, ta belle construction ne tient pas debout, tu la remballes et nous repartons de zéro, d'accord ?

Les yeux de Stella se remplirent de larmes.

- C'est assez juste, plaida Luisa. Le régime mis en place par Pachacutec, en plus, ne correspond pas le moins du monde à la vision du bien commun que peuvent avoir des Initiés.

- Les Initiés voient à long terme, dit Stella en essayant de raffermir sa voix. Ils voulaient que les Empires Inca et Aztèque soient mis en place sur ce continent, exactement comme des siècles plus tôt ils se sont servi de l'Empire romain. Ce n'est pas moi qui ai écrit que *la croix a suivi les faisceaux*, et que *les aigles romaines ont frayé la voix au Christ*.

- Comment pouvaient-ils souhaiter cette expansion impérialiste ? s'écria Tefatu. Tu ne sais pas ce que tu dis !

- Qui veut la fin veut les moyens, tenta encore la Française. Et certains Initiés qui vivent de façon séculière voient souvent les choses de façon plus pragmatique que ceux qui se terrent dans un couvent.

Le Polynésien prit à tort cette dernière remarque pour lui-même - une pierre dans son jardin.

- Que cherchaient-ils, Stella ? demanda gentiment Luisa.

- Ils avaient besoin d'un vecteur, voilà tout, répondit Stella. Pour le christianisme. D'abord autour du bassin méditerranéen puis, au bout de quelques siècles, voyant que le christianisme dégénérait pas mal dans ce coin-là, surtout en Europe, ils ont préparé la relève, sur un continent encore quasi-inconnu où on leur avait mâché la besogne depuis des millénaires.

- Ceci n'est pas très flatteur pour les peuples amérindiens, dit Tefatu, espérant mettre Luisa de son côté.

- Au contraire, objecta celle-ci avec douceur. On croyait en eux plus qu'en aucun autre peuple. Qui leur avait mâché la tâche, Stella ?

- Une Adama, répondit-elle. Maava-Wiraqucha. La Très-Sainte Mère.

Luisa et Tefatu se regardèrent de nouveau, brièvement cette fois, mais bien plus bouleversés que quelques instants auparavant.

- Comment oses-tu prononcer ce nom ! éclata Tefatu.

- Comme s'il s'agissait d'un vulgaire souverain ! renchérit Luisa, la voix étranglée par l'émotion.

- Je vous en bouche un coin, ricana Stella, sarcastique.

- Stella ! s'emporta Tefatu. Tu ne respectes donc rien ! Il ne s'agit pas d'un jeu ! Comment peux-tu faire preuve d'une telle désinvolture ?

- Tu sais de quoi tu parles, rétorqua-t-elle, blessée. Car c'est exactement comme cela que tu me traites toi-même : avec désinvolture.

Un silence de plomb tomba entre eux. Puis : « Elle n'a pas tort, » risqua Luisa, hésitante.

Tefatu ne répondit pas. Se levant brutalement, de son siège, il se mit à faire les cent pas dans la pièce, suivi des yeux par les deux femmes.

- C'est cet homme, ce Pétrus, qui t'a raconté tout cela ! s'exclama-t-il en se plantant soudain devant Stella. Comment a-t-il pu ? C'est vraiment un fou irresponsable ! Seuls les initiés pratiquant l'ascèse peuvent prétendre accéder à ces connaissances.

- Ah oui ? raila Stella. Je parie pourtant que tu ignorais complètement que le Pérou avait reçu la visite d'une Adama !

- Arrête de prononcer ce nom comme si tu le sortais d'un feuilleton débile ! Il est sacré, tu entends ? Sacré !

- Tandis que moi, je suis de l'ordure, n'est-ce pas ? Le plus bas degré sur l'échelle des Spiritueux ? Une irresponsable qui a l'audace de vouloir circuler dans votre Olympe quatre étoiles comme dans un parc national pour touristes ?

Luisa éclata de rire, bien malgré elle. Mais Tefatu ne se détendit pas le moins du monde. Les traits crispés, les mains étroitement nouées dans le dos comme s'il se retenait pour ne pas frapper, il enchaîna, la voix sifflante :

- Tu as effectivement le comportement d'une touriste, dans cette histoire ! Superficiel et iconoclaste. Aucun tabou ne l'arrête, le touriste, dans sa quête de toujours plus d'authenticité ! Primitifs garantis, compris dans le forfait ! Vahinés accueillantes ! Mythes et légendes en tout genre ! Bientôt tu vas me dire que tu reviens de l'Atlantide ou que ton mari a été exécuté par

des Martiens repartis en OVNI !

- Tefatu, intervint Luisa, alarmée.

Stella avait vivement baissé les yeux à la mention faite par le Polynésien du pauvre Tobie.

- L'Atlantide a existé, déclara-t-elle nettement en relevant son beau regard bleu embué sur l'ingrat Tefatu. Elle s'appelait Asgartera, et elle a envoyé la mort sur sa rivale du Pacifique, Havan-Khimu. Voilà pourquoi l'Adama a dû intervenir au Pérou. Qu'est-ce que tu me donnes, si je retrouve les... les archives du monde, et que tout ce que je te dis est inscrit dedans ?

Comme il la regardait, soudain curieusement vulnérable, elle poursuivit, sûre d'elle :

- Et tu as tort aussi pour Pétrus. Ce n'était pas un fou irresponsable. Car il saute aux yeux, du moins il te sauterait aux yeux, mon cher, si tu avais un gramme d'objectivité en la circonstance, que si Pétrus a farci ma mémoire avec toutes ces données qui ne me concernaient guère au fond, tu as raison, enfant que j'étais... c'était sans doute pour que je sois en mesure d'aider, ici et maintenant, un grand connard comme toi. Mais puisque de toute évidence tu ne partages pas cette opinion, je m'en vais te laisser à ton alpinisme spirituel et continuer à tracer ma route dans les basses plaines insalubres dont j'ai l'habitude. Salut.

Le temps qu'elle récupère dans l'entrée sa veste et ses deux sacs, et la porte d'entrée claqua sur elle.

(à suivre)